

Lingua FRANCESE (prima lingua)

Tradurre in italiano:

Et pourtant la mer était calme en cette nuit claire, trop claire, du 5 au 6 février 1992. Younès Ould Béni Makada – on l'appelait ainsi parce qu'il était né dans cet ancien bidonville de Tanger au moment de l'indépendance du pays – regardait le ciel étoilé comme s'il cherchait son étoile, comme s'il cherchait Dieu dans cette nuit où il faisait à peine froid. Aucun signe du ciel n'était venu l'avertir du drame qui se préparait au large d'Almería. Il pensait à cette ville balnéaire où des gens du Golfe, riches et méprisants, venaient dépenser leurs millions dans des orgies dont on lui parlait beaucoup dans les cafés de Tanger. Il les imaginait ivres de mauvais alcools, frottant leur sexe contre des poitrines grasses et lasses.

Younès les connaissait par leurs méfaits que les gens rapportaient en les exagérant un peu. De la Costa del Sol, ils enjambaient la mer en un clin d'œil et se retrouvaient dans la ville du détroit, réputée pour ses filles belles et faciles et par une tolérance qu'ils étaient incapables de comprendre. La pauvreté, le chômage, l'absence d'avenir facilitent la permissivité dans les mœurs : on ferme les yeux, on fait semblant de ne rien voir et on avale la honte et l'impudeur.

Younès n'a connu de la vie que l'amertume. Amer, il était rebelle, il se voulait jusqu'à devenir l'enfant de la poussière et de la colère. Des gens l'auraient aperçu dans les émeutes de décembre 1990 qui étaient parties de Béni Makada. Il voulait un passeport. Il a fini par l'avoir. Il voulait un visa pour l'Espagne. Il ne l'a pas eu. Le fonctionnaire du consulat d'Espagne à Tanger était loin d'imaginer que ce refus allait avoir une répercussion tragique sur Younès. Comme les dizaines de Tangérois, Younès avait passé des nuits à attendre l'ouverture des bureaux du consulat d'Espagne dont la façade, qui donne sur l'avenue du Marché aux bœufs, a été surélevée par des barreaux de fer à la pointe aussi tranchante qu'une baïonnette.

Le consulat s'était ainsi barricadé, de crainte de se voir un jour envahi par des demandeurs de visa en colère. Younès avait ravalé sa rage. Il voulait partir travailler en règle ; il suivit le chemin tracé par la loi ; il n'avait d'autre ambition que de sortir de la misère et d'aller offrir ses bras dans n'importe quel chantier en Espagne où, lui a-t-on dit, la main-d'œuvre est très demandée à cause de l'exposition universelle et des Jeux olympiques. Il se disait qu'en partant seul, en étant propre, poli, droit, il trouverait bien un emploi.

[T. BEN JELLOUN, « Le Clandestin », nouvelle, in *Libération*, 27 mars 1993].

Lingua inglese (prima lingua)

Tradurre in italiano:

Emma Woodhouse, handsome, clever, and rich, with a comfortable home and happy disposition, seemed to unite some of the best blessings of existence; and had lived nearly twenty-one years in the world with very little to distress or vex her.

She was the youngest of the two daughters of a most affectionate, indulgent father; and had, in consequence of her sister's marriage, been mistress of his house from a very early period. Her mother had died too long ago for her to have more than an indistinct remembrance of her caresses; and her place had been supplied by an excellent woman as governess, who had fallen little short of a mother in affection.^(*)

Sixteen years had Miss Taylor been in Mr. Woodhouse's family, less as a governess than a friend, very fond of both daughters, but particularly of Emma. Between them it was more the intimacy of sisters. Even before Miss Taylor had ceased to hold the nominal office of governess, the mildness of her temper had hardly allowed her to impose any restraint; and the shadow of authority being now long passed away, they had been living together as friend and friend very mutually attached, and Emma doing just what she liked; highly esteeming Miss Taylor's judgment, but directed chiefly by her own.

The real evils, indeed, of Emma's situation were the power of having rather too much her own way, and a disposition to think a little too well of herself; these were the disadvantages which threatened alloy to her many enjoyments. The danger, however, was at present so unperceived, that they did not by any means rank as misfortunes with her.

(JANE AUSTEN, *Emma*)

(*) who had fallen little short of = who had been almost equal to

LINGUA SPAGNOLA (prima lingua)

Tradurre in italiano:

Pío Baroja, "La caja de música"

Hacia finales del siglo XIX conocí en París a uno de tantos españoles que pululan por allí. Era un riojano, a quien llamábamos Luis el de Nájera, porque hablaba con frecuencia de este pueblo, que debía de ser el suyo. Luis no sabía el francés necesario para hacerse servir en el restaurante, y se mostraba al mismo tiempo reclamador y exigente, como si quisiera que le atendieran los que no le entendían. Él creía que eso de hablar francés era como una mala broma que algunos se empeñaban en sostener por capricho, cuando hubiera sido mucho más fácil que se hubieran puesto a hablar en castellano.

Al parecer, aquel hombre era de casa rica, gastador y muy decidido. Él contaba una anécdota que demostraba su decisión. Había estado en Londres en una casa de huéspedes española poco tiempo. Un día, en un restaurante, había encontrado una muchacha muy bonita que le sonreía. Él no sabía una palabra de inglés ni ella de español; pero él quería manifestar su admiración a la damisela. Luis, muy expedito, llamó por teléfono a la casa de huéspedes donde vivía y después hizo que la muchacha inglesa tomara el auricular del aparato, y los piropos del riojano fueron por teléfono pasando por la casa de huéspedes a la chica que estaba a su lado y que reía a carcajadas, sin duda asombrada del procedimiento y de la imaginación de los españoles.

Una tarde vi al riojano en el bulevar y me dijo que quería vender un esmalte. Me explicó que era de su casa de Nájera. Pretendía que le acompañara a varias tiendas de antigüedades del barrio latino.

-Bueno -le indiqué -, no tengo nada que hacer. Ya le acompañaré.

Entramos en varios comercios del bulevar Saint Germain. El esmalte era un poco tosco, pero tenía su valor. Los anticuarios ofrecían alrededor de mil francos. No pasaban de ahí. En una tienda de la calle de Rennes, el encargado se alargó hasta ofrecer dos mil quinientos francos.

Lingua tedesca (prima lingua)

Tradurre in italiano:

[...] Meine Eltern untereinander sprachen deutsch, wovon ich nichts verstehen durfte. Zu uns Kindern und zu allen Verwandten und Freunden sprachen sie spanisch. Das war die eigentliche Umgangssprache, allerdings ein altertümliches Spanisch, ich hörte es auch später oft und habe es nie verlernt. Die Bauernmädchen zu Hause konnten nur Bulgarisch, und hauptsächlich mit ihnen wohl habe ich es auch gelernt. Aber da ich nie in eine bulgarische Schule ging und Rustschuk¹ mit sechs Jahren verließ, habe ich es sehr bald vollkommen vergessen. Alle Ereignisse jener ersten Jahre spielten sich auf spanisch oder bulgarisch ab. Sie haben sich mir später zum größten Teil ins Deutsche übersetzt. Nur besonders dramatische Vorgänge, Mord und Totschlag sozusagen und die ärgsten Schrecken, sind mir in ihrem spanischen Wortlaut geblieben, aber diese sehr genau und unzerstörbar. Alles übrige, also das meiste, und ganz besonders alles Bulgarische, wie die Märchen, trage ich deutsch im Kopf.

Wie das genau vor sich ging, kann ich nicht sagen. Ich weiß nicht, zu welchem Zeitpunkt, bei welcher Gelegenheit dies oder jener sich übersetzt hat. [...] Ich kann nur eines mit Sicherheit sagen: die Ereignisse jener Jahre sind mir in aller Kraft und Frische gegenwärtig [...], aber sie sind zum allergrößten Teil an Worte gebunden, die ich damals nicht kannte. Es scheint mir natürlich, sie jetzt niederzuschreiben, ich habe nicht das Gefühl, daß ich dabei etwas verändere oder entstelle. Es ist nicht wie die literarische Übersetzung eines Buches von einer Sprache in die andere, es ist eine Übersetzung, die sich von selbst im Unbewußten vollzogen hat.

(aus Elias Canetti, *Die gerettete Zunge*)

¹ Città bulgara che sorge sul Danubio.

Riassumere in lingua italiana:

Quand on n'y réfléchit pas trop, on s'imagine que traduire, c'est dire la même chose dans une autre langue. Quand on commence à y réfléchir, on se rend compte qu'on ne dit jamais la même chose dans deux langues différentes, et on en conclut qu'il est théoriquement impossible de traduire. Au mieux, on trahit. Et pourtant, il y a toujours eu des traducteurs. Et quand ils traduisent, en réalité ils négocient au coup par coup.

Pour parler de la traduction, c'est sur ce terrain de l'expérience et de ses propres expériences que s'installe Umberto Eco, dans son ouvrage *Dire presque la même chose* dont la traduction française est parue à l'automne dernier. Il nous prévient dès les premières pages : ce n'est pas un livre de théorie de la traduction. Mais plutôt un passage en revue des problèmes que pose la traduction et des problèmes qui se posent à un traducteur, à partir d'un nombre considérable d'exemples. L'ennui des ouvrages théoriques, en effet, c'est qu'ils manquent souvent d'illustrations. Il s'agit donc, pour Eco, de partir d'extraits tirés de la Bible, de Dante, de Shakespeare, de Gérard de Nerval, de Baudelaire, de Joyce, et de lui-même, entre autres, et de comparer les traductions : comprendre, pour tel mot, telle phrase, tel passage, les choix opérés par les traducteurs, ce qu'ils y perdent, ce qu'ils y gagnent à traduire de telle ou telle façon. Umberto Eco fait pénétrer le lecteur dans l'intimité et la cuisine d'un traducteur. C'est tout à fait impressionnant d'érudition, et de finesse d'analyses. Eco sait de quoi il parle : il s'appuie ici sur sa triple expérience d'éditeur, d'auteur traduit et de traducteur .

Le but de l'ouvrage est clairement posé dans l'introduction : « tenter de comprendre comment, tout en sachant qu'on ne dit jamais la même chose, on peut dire presque la même chose ». L'enjeu, c'est ce "presque". On ne parvient jamais à transmettre toutes les connotations d'un mot, le rythme et la sonorité d'une expression ou d'une phrase, les jeux de mots. Eco rappelle le célèbre exemple de Jakobson à propos du slogan « I like Ike », lors de la campagne présidentielle d'Eisenhower. Au niveau du contenu, on pourrait bien sûr traduire par « Io amo Ike », « J'aime bien Ike », ou le paraphraser en « I appreciate Eisenhower ». Mais personne ne dirait qu'il s'agit de traductions appropriées de l'original, lequel tire sa force des suggestions phoniques, de la rime, etc.

C'est pourquoi le traducteur négocie en permanence. Eco développe cette comparaison tout au long de l'ouvrage. Négocier, cela implique d'évaluer les pertes et les compensations, de distinguer les pertes absolues – les cas où il est impossible de traduire – des pertes par accord entre les parties. Lorsqu'il n'y a pas de synonyme exact d'un mot dans la langue de traduction (et c'est le cas le plus souvent), le traducteur négocie les propriétés du mot original qui lui paraissent pertinentes – par rapport au contexte et aux objectifs que le texte s'était fixés. Traduire signifie en ce sens « raboter » quelques-unes des conséquences que le terme original impliquait. Pour Eco, il n'y a pas de règle, les solutions doivent être négociées dans chaque cas, en fonction des possibilités, mais aussi en fonction de l'interprétation que le traducteur a faite de ce passage en particulier et de l'œuvre en général, de ses propres choix initiaux.

[F. THOMAS, « Traduire n'est pas trahir, mais négocier », Compte-rendu de : U. ECO, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2007]

LINGUA INGLESE (seconda lingua)

Riassumere in italiano:

Six a.m.: the first day of class. I was already up. Too excited to eat breakfast, I put the coffee on and then took a long, leisurely shower. For the first time in many years, I felt a sense of anticipation that was not marred by tension: I would not need to go through the torturous rituals that had marked my days when I taught at the university—rituals governing what I was forced to wear, how I was expected to act, the gestures I had to remember to control. For this class, I would prepare differently.

Life in the Islamic Republic was as capricious as the month of April, when short periods of sunshine would suddenly give way to showers and storms. It was unpredictable: the regime would go through cycles of some tolerance, followed by a crackdown. In the mid-1990s, after a period of relative calm and so-called liberalization, we had again entered a time of hardships. Universities had once more become the targets of attack by the cultural purists who were busy imposing stricter sets of laws, going so far as to segregate men and women in classes and punishing disobedient professors.

The pressure was hardest on the students. I felt helpless as I listened to their endless tales of woe. Female students were being penalized for running up the stairs when they were late for classes, for laughing in the hallways, for talking to members of the opposite sex. One day, one of my students had barged into class near the end of the session, crying. In between bursts of tears, she explained that she was late because the female guards at the door, finding a blush in her bag, had tried to send her home with a reprimand.

Teaching in the Islamic Republic, like any other vocation, was subservient to politics and subject to arbitrary rules. Always, the joy of teaching was marred by diversions and considerations forced on us by the regime—how well could one teach when the main concern of university officials was not the quality of one's work but the color of one's lips, the subversive potential of a single strand of hair? Could one really concentrate on one's job when what preoccupied the faculty was how to excise the word wine from a Hemingway story, when they decided not to teach Brontë because she appeared to condone adultery?

(AZAR NAFISI, *Reading Lolita in Tehran*)

Riassumere in italiano:

Julio Cortázar, "Casa Tomada"

Nos gustaba la casa porque aparte de espaciosa y antigua (hoy que las casas antiguas sucumben a la más ventajosa liquidación de sus materiales) guardaba los recuerdos de nuestros bisabuelos, el abuelo paterno, nuestros padres y toda la infancia.

Nos habituamos Irene y yo a persistir solos en ella, lo que era una locura pues en esa casa podían vivir ocho personas sin estorbarse. Hacíamos la limpieza por la mañana, levantándonos a las siete, y a eso de las once yo le dejaba a Irene las últimas habitaciones por repasar y me iba a la cocina. Almorzábamos al mediodía, siempre puntuales; ya no quedaba nada por hacer fuera de unos platos sucios. Nos resultaba grato almorzar pensando en la casa profunda y silenciosa y cómo nos bastábamos para mantenerla limpia. A veces llegábamos a creer que era ella la que no nos dejó casarnos. Irene rechazó dos pretendientes sin mayor motivo, a mí se me murió María Esther antes que llegáramos a comprometernos. Entramos en los cuarenta años con la inexpresada idea de que el nuestro, simple y silencioso matrimonio de hermanos, era necesaria clausura de la genealogía asentada por nuestros bisabuelos en nuestra casa. Nos moriríamos allí algún día, vagos y esquivos primos se quedarían con la casa y la echarían al suelo para enriquecerse con el terreno y los ladrillos; o mejor, nosotros mismos la voltearíamos justicieramente antes de que fuese demasiado tarde.

Irene era una chica nacida para no molestar a nadie. Aparte de su actividad matinal se pasaba el resto del día tejiendo en el sofá de su dormitorio. No sé por qué tejía tanto, yo creo que las mujeres tejen cuando han encontrado en esa labor el gran pretexto para no hacer nada. Irene no era así, tejía cosas siempre necesarias, tricotas para el invierno, medias para mí, mañanitas y chalecos para ella. A veces tejía un chaleco y después lo destejía en un momento porque algo no le agradaba; era gracioso ver en la canastilla el montón de lana encrespada resistiéndose a perder su forma de algunas horas. Los sábados iba yo al centro a comprarle lana; Irene tenía fe en mi gusto, se complacía con los colores y nunca tuve que devolver madejas. Yo aprovechaba esas salidas para dar una vuelta por las librerías y preguntar vanamente si había novedades en literatura francesa. Desde 1939 no llegaba nada valioso a la Argentina.

Pero es de la casa que me interesa hablar, de la casa y de Irene, porque yo no tengo importancia. Me pregunto qué hubiera hecho Irene sin el tejido. Uno puede releer un libro, pero cuando un pullover está terminado no se puede repetirlo sin escándalo. Un día encontré el cajón de abajo de la cómoda de alcanfor lleno de pañoletas blancas, verdes, lila. Estaban con naftalina, apiladas como en una mercería; no tuve valor para preguntarle a Irene qué pensaba hacer con ellas. No necesitábamos ganarnos la vida, todos los meses llegaba plata de los campos y el dinero aumentaba. Pero a Irene solamente la entretenía el tejido, mostraba una destreza maravillosa y a mí se me iban las horas viéndole las manos como erizos plateados, agujas yendo y viniendo y una o dos canastillas en el suelo donde se agitaban constantemente los ovillos. Era hermoso.

Riassumere in lingua italiana:

Ich heiße Naphtali Kroj.

Die Stadt, in der ich geboren wurde, war nach westeuropäischen Begriffen keine Stadt. Fnfzehnhundert Menschen bewohnten sie. Darunter waren tausend jüdische Händler. Eine lange Straße verband den Bahnhof mit dem Friedhof. Der Zug hielt einmal im Tage. Die Reisenden waren Hopfenhndler. Denn unsere Stadt lag in einer Hopfengegend. Es gab bei uns ein großes Hotel und ein kleines. Das große hatte Wolf Bardach erbaut.

Seine Mutter war die Besitzerin des Schwitzbades gewesen. Sie starb, vierundfnfzig Jahre alt, an einer rätselhaften Hautkrankheit [...]. Ihr Sohn, der im Westen Jus studiert hatte und Notar werden wollte, verkaufte das Schwitzbad, um das Hotel Esplanade zu erbauen. Das Hotel sollte ganz westeuropäisch, ja amerikanisch aussehen. Zu diesem Zweck mußte es mindestens sechs Stockwerke haben und vierhundert Zimmer.

Vergeblich waren die vernünftigen Äußerungen vieler Juden, daß in unsere Stadt niemals vierhundert Fremde kommen würden. Herr Bardach entwarf selbst die Pläne. Er selbst leitete die Arbeiten. [...]

Als das dritte Stockwerk fertig war, bemerkte er, daß er kein Geld mehr hatte.

Er verkaufte das Grundstück und seine Pläne dem reichen Herrn Ritz [...] und reiste, tief beschämt und heimlich nach Wien, um Notar zu werden.

Der Herr Ritz ließ einen Ingenieur kommen, der viel Geld verdienen wollte und sich mit sechs Stockwerken nicht begnügte. Er baute sieben. Als die sieben Stockwerke fertig waren, feierten die Maurer der ganzen Gegend ein Fest. [...]

Das Hotel erhielt den Namen Hotel Esplanade, einen Namen aus goldenen Lettern.

(aus Joseph Roth, *Perlhefter. Fragment eines Romans*)

مبخائل نعيمة (Mikha'il Na'ima)

ولد في يسكنتا عام 1889.

سافر عام 1906 الى روسيا حيث قضى خمس سنوات في الدراسة والتحصيل.

وفي عام 1912 قصد الولايات المتحدة الأمريكية والتحق بجامعة واشنطن حيث تخرّج عام 1916 مجازاً بالحقوق.

عام 1920 اشترك في تأسيس الرابطة القلمية في نيويورك.

عاد الى لبنان عام 1932 وانصرف الى الكتابة والتأليف، وكان غالباً ما يلجأ الى الشخروب حيث يختلي بنفسه للكتابة فلقب بناسك الشخروب.

مؤلفاته كثيرة في القصة والنقد والسيرة والمقالة والفلسفة، أبرزها: «كان ما كان» «أبو بطة» «الغريال»، «جبران»، «سبعون» وهو سيرة حياته، «المراحل»، «البيادر»، «مرداد».

توفي عام 1988 ودفن في الشخروب حيث أقيم له تمثالٌ في الصخر.

Nota: Le parole sottolineate sono toponimi.

9 settembre 2013

QUESTIONARI di LINGUISTICA/FILOLOGIA e di LETTERATURA INGLESE

Il simbolo θ indica	
una fricativa interdentale sorda	1A
una occlusiva sorda	1B
una aspirata sonora	1C

Il gruppo di parole <i>metro – tetro</i> costituisce	
una coppia minima	2A
un esempio di anafora	2B
un gruppo allotropico	2C

La metafonia è un fenomeno linguistico	
acontestuale	3A
che determina la modificazione della qualità vocalica	3B
che interessa tutte le lingue del gruppo germanico	3C

Il celtico britannico è una lingua	
indoeuropea	4A
germanica occidentale	4B
agglutinante	4C

Il fonema è	
una unità linguistica divisibile	5A
caratterizzato da capacità distintiva	5B
è una unità linguistica indivisibile, che può avere o non avere una capacità distintiva	5C

Chi è L'autore di <i>A Portrait of an Artist as a Young Man</i> ?	
J. Swift	1A
J. Joyce	1B
O. Wilde	1C

La poetica realista è tipica	
della narrativa inglese dell'Ottocento	2A
della poesia americana del Novecento	2B
della letteratura irlandese del Settecento	2C

L'autore di <i>A Midsummer Night's Dream</i> è	
C. Marlowe	3A
P. Sidney	3B
W. Shakespeare	3C

John Donne è un poeta	
contemporaneo di Shakespeare	4A
contemporaneo di Defoe	4B
contemporaneo di Pound	4C

La chiusura dei teatri inglesi nel 1642 fu imposta	
dagli Anglicani	5A
dai Puritani	5B
dai Cattolici	5C

Quale di questi scrittori può essere considerato un autore parnassiano?	
Chateaubriand	1A
Leconte de Lisle	1B
Racine	1C

A quale corrente letteraria appartiene Alfred de Vigny?	
Illuminismo	1A
Romanticismo	1B
Naturalismo	1C

Chi è l'autore delle <i>Méditations poétiques</i> ?	
Hugo	1A
Lamartine	1B
Ronsard	1C

Quale di queste opere fa parte del ciclo narrativo de <i>Les Rougons- Maquart</i> ?	
<i>Germinal</i>	1A
<i>Lorenzaccio</i>	1B
<i>La Nouvelle Héloïse</i>	1C

Chi ha scritto <i>L'Assommoir</i> ?	
Molière	1A
Zola	1B
Maupassant	1C

<i>El Lazarillo de Tormes</i> è	
un romanzo picaresco	1A
un romanzo "ejemplar"	1B
Un romanzo postmoderno	1C

La protagonista di <i>La Celestina</i> è:	
una monaca	2A
una mezzana	2B
una pittrice	2C

L'autore di <i>Niebla</i> è	
Miguel de Cervantes	3A
Miguel Delibes	3B
Miguel de Unamuno	3C

Uno dei principali poeti barocchi è	
Lope de Vega	4A
Góngora	4B
Federico García Lorca	4C

La principale ambientazione geografica di <i>Cien años de soledad</i> è:	
Piura	5A
Macondo	5B
Comala	5C

QUESTIONARI di LINGUISTICA/FILOLOGIA e di LETTERATURA TEDESCA

Il simbolo θ indica	
una fricativa interdentale sorda	1A
una occlusiva sorda	1B
una aspirata sonora	1C

Il gruppo di parole <i>metro – tetro</i> costituisce	
una coppia minima	2A
un esempio di anafora	2B
un gruppo allotropico	2C

La metafora è un fenomeno linguistico	
acontestuale	3A
che determina la modificazione della qualità vocalica	3B
che interessa tutte le lingue del gruppo germanico	3C

Il celtico britannico è una lingua	
indoeuropea	4A
germanica occidentale	4B
agglutinante	4C

Il fonema è	
una unità linguistica divisibile	5A
caratterizzato da capacità distintiva	5B
è una unità linguistica indivisibile, che può avere o non avere una capacità distintiva	5C

Christa Wolf è una scrittrice:	
tedesca	6A
austriaca	6B
svizzera	6C

Friedrich Schlegel fu contemporaneo di:	
Bertold Brecht	7A
Karl Kraus	7B
Novalis	7C

Thomas Mann scrisse:	
I dolori del giovane Werther	8A
Il gioco delle perle di vetro	8B
Morte a Venezia	8C

Il romanzo <i>Il tamburo di latta</i> è un'opera di:	
Günter Grass	9A
Johann W. Goethe	9B
Stefan Zweig	9C

A quale tendenza culturale si può far risalire l'attività letteraria e filologica dei fratelli Grimm?	
Espressionismo	10A
Romanticismo	10B
Classicismo	10C